

sera de même bientôt prescrite dans l'enseignement primaire.

Pendant le temps que dureront les exercices dont nous avons parlé plus haut, la conjugaison des verbes réguliers sera comme et dès lors le maître pourra continuer à marcher en avant, sans plus rencontrer d'obstacles.

Ces exercices et d'autres analogues prendront facilement une année.

Ils s'adressent donc aux enfants de huit à neuf ans qui ont mis deux ans à s'initier à la lecture courante et aux premières opérations du calcul.

Ainsi préparés, ces élèves pourront entrer dans une classe supérieure, déjà munis des règles de grammaire les plus générales, par conséquent les plus rationnelles, connaissant à peu près leurs conjugaisons, et l'on pourra commencer l'étude des propositions simples construites avec des verbes attributifs, tout en continuant à revoir la conjugaison de ces verbes de manière à la savoir à la fin de l'année imperturbablement.

C'est alors que l'intelligence des jeunes gens s'éveillera d'une façon surprenante et qu'ils seront heureux de composer de charmantes phrases qui deviendront de plus en plus compliquées.

THIL-LORRAIN.

Sur les questions des enfants.

J'étais assis hier au coin du feu, mon fils jouait à côté de moi, je lisais attentivement la curieuse relation d'une excursion en Chine, quand l'enfant me tira le bras et me dit : — Père, pourquoi... — Laisse-moi. — Pourquoi, en soufflant le... — Laisse-moi donc ! lui dis-je. Mais, lui, avec cette providentielle obstination des enfants : — Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l'allume-t-on ? Réponds moi, père dis-le moi... — Je n'en sais rien, repris-je avec une sorte d'impatience, en le repoussant. Il s'éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j'étais distrait ; mon attention, détournée un moment, ne pouvait se reprendre au fil du récit ; et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l'enfant et sa mine avidement curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s'éloignèrent de moi sans que je m'en aperçusse ; et, ma pensée dérivant, je me mis à réfléchir à cet admirable *pourquoi* qui fait le fond du langage de l'enfance. — Quel esprit d'investigation ! me disais-je ; comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux ! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure, quand je l'ai repoussé. Et, en effet, comment ai-je pu le repousser ? N'est-ce pas une faute, plus qu'une faute, d'amortir ainsi cette ardeur, qui est comme la faim et la soif de l'intelligence ? N'est-ce pas, en quelque sorte, leur fermer les yeux ? Toujours écartés, ils perdent l'habitude de voir ; les objets eux-mêmes n'ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés d'éclairer. Mes réflexions devenaient des remords. — Ainsi, tout à l'heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre ? pourquoi, lorsqu'il me demandait cette explication, lui avoir dit... ? Je ne sais pas ? A peine avais-je achevé ce mot, que je m'arrêtai, frappé d'un coup subit : — Pourquoi je lui ai dit *je ne sais pas* ? repris-je avec lenteur, — par une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse... c'est que... je ne le sais pas !

Le livre me tomba des mains, mon ignorance m'apparut pour la première fois dans toute son étendue ; et, comme en tombant, mon livre s'était ouvert à la première page, je lus sur le titre : *Voyage dans l'Inde et dans la*

Chine. Voilà qui est bien étrange ! pensai-je : je me fatigue à apprendre ce qui se passe en Chine, et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me sers à chaque moment, allume le feu qui me chauffe tous les jours ! Que dis-je, ce soufflet ? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur, où est attaché ce clou ; mais ces papiers peints qui recouvrent ce mur, d'où viennent-ils ? Et ce livre où je lis, et ce papier où j'écris, qui les fabrique ? Comment ? Où ? Depuis quand ? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient ; je voyais pour ainsi dire chaque objet s'animer sous mes regards et m'interroger ! Tous ces mystères au milieu desquels j'avais vécu sans les comprendre ni les sonder, et qui se révélaient à moi, m'accablaient sous cet éternel *je ne sais pas* mon unique et humiliante réponse.

La voix de cet enfant m'a réveillé de mon sommeil d'ignorance. J'en veux sortir pour l... Je veux étudier ce petit monde qu'on appelle une chambre, pour l'y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au dix-huitième siècle par le badinage et au nôtre par la rêverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité ; l'on y sent l'homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Chateaubriand ; mais en réalité son *voyage autour de sa chambre* n'est qu'un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c'est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations ; je pars en pèlerinage pour chez moi ! Et toi, cher interrogateur, toi dont l'obstination *pourquoi* m'a jeté dans ce nouveau mouvement d'idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis-toi, instruis-moi. — Enfants, enfants ! nous vous aimons d'une affection bien profonde ; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non-seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie, mais vous nous servez d'instituteurs ; vos questions ingénues ouvrent nos yeux ; le besoin de vous instruire nous force à apprendre ou à réapprendre, et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons ! — (1)

ERNEST LEGOUVÉ.

Exercices pour les élèves.

COURS ÉLÉMENTAIRE.

(Lire le récit qui suit.)

Les Pêches.

Un laboureur, revenant un jour de la ville, rapporte à ses enfants cinq pêches magnifiques. N'en ayant jamais vu d'aussi belles ; ils furent fort étonnés et eurent un grand plaisir à regarder ces beaux fruits de couleur rouge et couverts d'un tendre duvet. Le père les distribua à ses quatre enfants, et il y en eut une pour la mère.

Le soir, quand les enfants allèrent se coucher, le père leur demanda comment ils avaient trouvé les pêches.

— Délicieuses, cher papa, dit l'aîné ; elles ont un goût à la fois doux et acide. J'ai gardé soigneusement le noyau, et je veux le mettre en terre pour en avoir un arbre.

— Bien ! dit le père ; c'est penser à l'avenir en sage économe, comme doit faire le laboureur.

— J'ai mangé la mienne toute de suite, cria le plus jeune, et j'ai jeté le noyau ; et maman m'a encore donné la moitié de la sienne. Ah ! C'était si sucré ! ça fondait dans la bouche.

— Ce n'est pas là de la prudence, dit le père ; mais tu as agi comme un enfant, et cela est de ton âge. Tu auras dans la vie assez d'occasions de mettre de la prudence dans ta conduite.

Le second fils dit alors :

— J'ai ramassé le noyau que mon petit frère avait jeté : je l'ai cassé et j'ai mangé l'amande ; mais j'ai vendu ma pêche, et j'en ai retiré assez d'argent pour en acheter une douzaine la première fois que j'irai à la ville.

(1) Extrait du livre intitulé : *Les Pères et les Enfants au XIX^e siècle* par ERNEST LEGOUVÉ, Membre de l'Académie française.